



Intégrer les variations dans l'enseignement de l'arabe langue étrangère: enjeux et méthodes

Catherine Pinon

► To cite this version:

Catherine Pinon. Intégrer les variations dans l'enseignement de l'arabe langue étrangère: enjeux et méthodes. Héba Medhat-Lecocq. Arabe standard et variations régionales: quelles (s) politique (s) linguistique (s)? Quelle(s) didactique(s), Editions des Archives Contemporaines, 2017, 978-2-813-00236-5. halshs-01969044

HAL Id: halshs-01969044

<https://shs.hal.science/halshs-01969044>

Submitted on 3 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Intégrer les variations dans l'enseignement de l'arabe langue étrangère : enjeux et méthodes¹

Catherine Pinon
IFPO
catha@free.fr

Questionnements fondamentaux

L'enseignant d'arabe langue étrangère est, comme tout professeur de langue, confronté à la question de l'écart entre la langue qu'il enseigne et la langue "réelle" telle qu'elle est employée par les locuteurs réels. En effet, il existe toujours un fossé, plus ou moins franchissable, entre la variété standard² telle qu'elle est enseignée (une variété très normée et souvent pauvre en variations) et telle qu'elle est utilisée par les locuteurs natifs. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, cette réduction de la langue à un modèle uniciste et figé n'est pas seulement causée par des soucis didactiques pratiques, mais correspond à une certaine représentation des langues en général, en dépit parfois du bon sens qu'un observateur un tant soit peu objectif manifesterait à ce sujet. S'il est certainement plus facile et plus rassurant pour l'enseignant comme pour l'apprenant de n'être confronté qu'à une seule possibilité de la langue pour exprimer un fait donné, cette posture ne peut en aucun cas servir celui qui souhaite acquérir une bonne maîtrise d'une langue étrangère, dont la pratique est le reflet des multiples variations qu'elle connaît en tant qu'objet vivant.

Cette question de l'écart entre la langue telle qu'elle est théoriquement enseignée et telle qu'elle est réellement employée se traduit, pour le cas de la langue arabe, par une cascade d'interrogations : comment tenir compte *des* pluriglossies de l'arabe³ dans une classe de langue ? Comment amener les apprenants à distinguer les différents états de la langue ? Par exemple, une phraséologie d'inspiration coranique a-t-elle sa place dans une dissertation en arabe moderne ? Comment aborder les dialectes et quelle place leur réserver ? Doit-on choisir un dialecte de référence ou en aborder plusieurs ? Comment sensibiliser les néo-locuteurs aux différents niveaux de langue, que ce soit à l'écrit ou à l'oral ? La question de la variation va amener à réfléchir tant aux niveaux de langue, qu'aux genres et aux médiums, entendus comme supports de la communication.

En France, le consensus semble s'être porté, du moins théoriquement, sur l'enseignement de l'arabe standard à l'écrit avec une ouverture sur l'arabe moyen à l'oral où les principaux traits

¹ J'adresse tous mes remerciements à Frédéric Imbert et Yvonne Touchard pour leurs remarques constructives.

² Employer le terme de « standard » pour qualifier une langue se discute évidemment. Il n'est pas lieu de le faire ici (nous renvoyons par exemple à Ducrot et Schaeffer, 1995 : 136). Dans notre article, nous désignerons par « arabe standard » la variété de cette langue qui n'est pas exclusivement dialectale (cf. Pinon, 2012b : 193).

³ On peut parler, dans le cas de la langue arabe, de pluriglossies au pluriel, en distinguant la pluriglossie diachronique (les différents états de la langue qui subsistent à l'époque contemporaine) de la pluriglossie diatopique (les différents dialectes mais aussi les variations régionales de l'arabe standard), cf. Pinon, 2012a.

des grandes familles de dialectes doivent être présentés⁴. En pratique, la réalisation de ces principes en classe ne va pas de soi et les outils adaptés font défaut, tant et si bien que bon nombre de méthodes (on pourrait d'ailleurs plutôt parler de supports) continuent de présenter une vision de l'arabe très standardisée, en faisant même parfois totalement abstraction des dialectes.

Considérons l'enseignement de l'arabe, langue vivante étrangère, pour ce qu'il devrait être : le moyen d'initier un non-arabophone à cette langue dans le but de lui permettre de l'utiliser concrètement pour communiquer (aussi bien pour lire la presse ou comprendre les journaux télévisés, que pour écrire ou tenir une conversation avec un arabophone). Si l'on souhaite enseigner au plus près de ce que vit linguistiquement un locuteur arabe, il faut admettre le recours à un vernaculaire aux côtés d'une variété standard de la langue car, dès leur plus jeune âge, les locuteurs arabophones sont confrontés à ces deux variétés qu'ils utilisent au quotidien (au moins en réception pour l'arabe standard quand seul le dialecte est utilisé pour parler). Pour être performant, un locuteur doit accepter la perméabilité de ces deux langues parfois considérées comme des variétés d'une seule langue⁵. D'autres questions surgissent alors : quel(s) dialecte(s) enseigner et à partir de quels outils / supports ?

Dans cet article, nous n'avons évidemment pas la prétention de répondre à ces questions⁶. Nous souhaiterions simplement contribuer à la réflexion autour de ces problématiques en nous

⁴ C'est du moins ce vers quoi l'on devrait tendre, dans l'enseignement secondaire, si l'on observe les textes officiels. Leur orientation didactique est suivie, par exemple, dans le manuel *Kullo tamām* (2005) qui intègre la variation dans son titre.

⁵ Plus que de l'accepter, c'est à son professeur de langue de l'en persuader, car un apprenant non dialectophone reproduira le discours de son enseignant (ce qui, pour la grammaire, amène à la construction collective d'une grammaire fantasmée, cf. à ce sujet Pinon, 2011 et à paraître).

⁶ Même si l'objet de cet article est l'enseignement de la variation au sein de l'arabe standard, qu'il nous soit permis de présenter brièvement notre point de vue sur la question des dialectes. Il convient de distinguer l'enseignement dans le monde arabe (au sein des établissements de l'AEFE (Agence pour l'Enseignement Français à l'Étranger) ou de la MLF (Mission Laïque Française) par exemple) de l'enseignement en France ou, plus généralement, en dehors du monde arabe. En effet, la question des dialectes ne s'y pose pas de la même manière : pour un enseignement d'arabe langue étrangère dans le monde arabe, il semble évident que les variétés locales doivent être largement enseignées à côté de l'arabe standard. En France, l'enseignement étant d'une certaine manière décontextualisé, différentes options peuvent être choisies : enseigner de manière plus ou moins approfondie un dialecte en particulier (celui de l'enseignant par exemple, ou celui d'une communauté linguistique implantée pour multiplier les occasions de communication réelle) ou initier aux grandes familles de dialectes (davantage dans une perspective de culture sociolinguistique que pour parler, car les connaissances restent assez superficielles et peuvent conduire à un mélange artificiel à l'oral). Dans la plupart des cas, sans réponse convaincante à cette question, bon nombre d'enseignants excluent totalement les dialectes de leur enseignement au seul profit de l'arabe standard ; ce choix occulte le fondement de la réalité linguistique que vit un locuteur arabophone, à savoir sa langue maternelle. Nous pensons qu'il n'existe pas de réponse exclusive, mais que les choix de l'enseignant doivent être dictés par le bon sens (sa propre langue maternelle, le public d'apprenants et ses objectifs, le lieu d'enseignement, etc.) et donner lieu autant que faire se peut à un enseignement cohérent et linguistiquement réaliste.

intéressant à la question de la variation au sein de l'arabe standard⁷, car à force d'opposer les dialectes à l'arabe standard, on semble oublier que cette variété est vivante elle aussi et connaît de nombreuses variations⁸. Quels sont donc les enjeux lorsque l'on s'attache à prendre en compte ces variations en classe de langue ? Quels sont les outils ou les méthodes qu'il conviendrait d'employer ? L'intérêt d'enseigner les variations ne provient pas d'un simple souci de réalisme ; il réside surtout dans le fait que les variations offrent l'occasion à l'apprenant d'appréhender le système de la langue dans toutes ses dimensions, au-delà du fait techniquement linguistique : percevoir puis produire des variations est un excellent moyen de saisir la part sociale de la langue et donc de mieux communiquer en en percevant davantage les nuances, en s'adaptant à son interlocuteur, en comprenant l'implicite. On sait bien que comprendre une phrase n'est parfois pas suffisant pour comprendre son interlocuteur et qu'une fois une bonne maîtrise de la structure de la langue acquise, les cas d'incompréhension sont dus à l'absence de reconnaissance de phénomènes épilinguistiques comme l'intonation, la gestuelle ou encore les références culturelles.⁹

Une fois acceptée l'idée d'enseigner la variation, nous pouvons faire nôtre la remarque de Bally (1935 : 134) : « La plupart des pédagogues se demandent ce que l'élève doit savoir et ce qu'il peut ignorer. Ne vaudrait-il pas mieux chercher par où il faut commencer et quel est l'ordre naturel des acquisitions ? ».

Tout en énumérant les différents types de variation susceptibles d'être rencontrés en arabe standard, nous souhaiterions ici proposer pour chacun un exemple afin de voir à quel stade d'enseignement il conviendrait d'introduire la variation en question et quels pourraient en être les différents supports.

1. Typologie des variations

En s'initiant à l'arabe standard, l'apprenant va être confronté aux différents types de variations qui entrent en jeu dans la langue. Tentons de les lister pour saisir l'ampleur de la tâche qui incombe au professeur s'il souhaite donner à ses élèves une vision de l'arabe la plus réaliste possible.

⁷ On s'intéressera ici aux variations au sein de l'arabe standard en tant que système, et non à l'enseignement d'un dialecte en particulier ni aux variations dialectales à l'intérieur d'un discours standard.

⁸ On l'aura compris, opter pour un enseignement le plus réaliste possible de la langue nous empêche de nous retrancher derrière la transmission d'une sui-langue arabe mono-normée (sur le concept de sui-langue, cf. Pinon, 2011 et 2016a).

⁹ Prenons deux exemples concrets : dans un restaurant de Beyrouth, après avoir demandé au serveur (en français) ce qu'il y avait comme vin, on s'est entendu répondre : « du rouge, du rosé ou du blanc » là où on se serait attendu, avec une question comme « qu'avez-vous comme vin », à la proposition de crus précis. Si la question avait été parfaitement comprise, l'attente du locuteur de l'avait pas été. Autre anecdote que partagent les francophones à leur arrivée au Proche-Orient, en effectuant leurs premiers achats : pourquoi le vendeur s'acharnerait-il à répondre oui quand on lui demande s'il a tel ou tel produit, alors qu'il ne bouge pas et ne le donne pas ? C'est tout simplement parce que le fait de lever la tête (souvent accompagné d'un petit claquement de langue) signifie « non ». Un jeune arabisant peut arriver dans le monde arabe en étant linguistiquement capable de faire ses courses, mais concrètement incapable de comprendre une réponse aussi simple que « non » si elle n'a pas été linguistiquement formulée.

1. 1. Variations diatopiques et diastratiques

Les variations diatopiques sont nombreuses en arabe et l'apprenant y est rapidement confronté. Employée sur un si vaste territoire, comment se pourrait-il que l'origine géographique d'un arabophone n'influe pas sur sa manière de parler ? Il est évident qu'un arabophone du Maghreb ou d'Afrique noire n'a pas le même accent qu'un autre originaire du Machreq ou du Golfe ; même si l'orthoépée de l'arabe standard vise à atténuer les accents, ceux-ci restent toujours plus ou moins perceptibles, d'une manière ou d'une autre. De plus, l'origine historique des parlers (citadins ou bédouins) reste perceptible dans quelques traits qui peuvent se retrouver transversalement en différents endroits du monde arabe. Il nous semble que reconnaître les principaux traits liés aux accents fait partie des compétences minimales qui devraient rapidement être acquises, afin que cette reconnaissance soit affinée au fil de l'apprentissage.

Les variations diastratiques¹⁰, exception faite des idiolectes qui ne peuvent être enseignés (si ce n'est en s'attachant à décrire la langue d'un auteur en particulier), doivent aussi être prises en compte même si elles sont peut-être plus difficiles à appréhender. Comme pour toutes les langues, les variations dues à l'origine sociale ou démographique existent et il faut y être sensibilisé. Les parlers de jeunes sont souvent étudiés, mais le sont naturellement plus en dialecte que pour l'arabe standard. Or, dans cette variété aussi, les tournures que les jeunes affectionnent ne sont pas toujours celles appréciées et employées par leurs aînés (cf. ci-dessous l'exemple de la tournure « *ǧidd* + adjectif »).

1. 2. Variations génériques et stylistiques (diaphasiques)

De la même manière, les variations génériques et stylistiques foisonnent évidemment en arabe standard. Dès que la syntaxe de base est maîtrisée, il est utile de varier les genres et les styles des supports étudiés pour montrer aux apprenants le panel le plus riche possible d'emplois de la langue. Ceux qui apprennent l'arabe uniquement à partir de textes littéraires ou de textes de presse doivent être conscients que ces genres entraînent des variations, et que les phraséologies typiques de l'un ne sont pas obligatoirement transposables telles quelles à l'autre.

Les niveaux de langue, qui peuvent être d'origine sociale ou stylistique, sont ainsi peu à peu abordés et permettent de comprendre les subtilités de la langue : quand, dans un roman, on est capable de reconnaître un emploi de la langue relevant d'un registre "châtié" ou connotant l'origine particulière d'un personnage, quand bien même cette différence est marquée par des emplois stéréotypés, on peut alors estimer posséder une maîtrise de l'arabe assez riche pour accéder à la dimension implicite que peut contenir un discours et qui génère plus de sens que la lecture au premier degré.

Différentes études, pour l'arabe ou d'autres langues, ont montré que le genre a un impact sur les variations, qu'elles soient lexicales ou morpho-syntaxiques¹¹. Pour le cas de l'arabe, on peut observer, à titre d'exemple, que le verbe *kāna* est beaucoup moins employé dans la presse que dans la littérature ou les blogs, mais aussi qu'un genre particulier est friand de

¹⁰ Il s'agit des variations dues à l'origine sociale du locuteur.

¹¹ Cf. Malrieu (2005), Malrieu et Rastier (2001), Pinon (2012b).

certaines expressions idiomatiques (Pinon, 2012 b : 458 et suiv.)¹². Le savoir permettrait peut-être à un apprenant d'affiner son discours en fonction du genre dans lequel il le produit ; cela l'amènerait au moins à prendre conscience des traits lexico-syntaxiques caractéristiques des différents genres.

2. Niveaux de variations

Quels que soient les types de variations, celles-ci peuvent se réaliser à différents niveaux de la langue (morpho-phonologique, lexical ou syntaxique) et se distinguent selon qu'il s'agit de l'écrit ou de l'oral.

2. 1. Au niveau graphique

Au niveau graphique, il y a beaucoup de variations en arabe standard. Si elles sont réduites dans le strict cadre de la classe, elles doivent quand même être rapidement présentées pour garantir un minimum d'autonomie à l'apprenant.

a. Graphies

Au-delà de la graphie manuscrite propre à chacun, il faut apprendre à distinguer entre deux types d'écriture : la graphie maghrébine de type *nashī* ou apparenté (généralement enseignée en France et la plus proche des polices informatiques) et la graphie orientale (aussi appelée *ruq'a*). Il existe d'ailleurs des cahiers d'écriture destinés aux apprenants et rédigés dans les deux styles¹³.

Différents exercices de déchiffrement peuvent être proposés une fois que l'alphabet est bien acquis. Il convient alors de s'entraîner à reconnaître les caractères sous leurs différentes formes (manuscrites, tapuscrites ou calligraphiées), car bien souvent plusieurs polices ou styles calligraphiques sont employés sur une même page. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir n'importe quel journal arabe qui montre souvent que là où la presse occidentale prône plutôt l'unité graphique, la presse arabe joue esthétiquement sur la multiplicité calligraphique (*ruq'a*, *nashī*, *dīwānī* ou *ṭuluṭ* se partagent souvent le même espace écrit). De fait, il est important de sensibiliser les apprenants à ces différences graphiques car elles peuvent représenter un frein indéniable à la compréhension.

b. Habitudes régionales et orthographe

¹² Tous les exemples cités, ainsi que les chiffres avancés, sont tirés d'un corpus numérique d'arabe écrit constitué par l'auteur. Il regroupe 1 million et demi de mots provenant de textes écrits entre 2002 et 2011, ressortissant à 3 genres (presse, littérature, blogs) et 7 pays (Arabie Saoudite, Égypte, Liban, Maroc, Syrie, Tunisie et Yémen). Il s'agit donc d'un corpus plurigénérique et diatopique, collectant des données de genres et de pays arabes différents.

¹³ Cf. les cahiers *Alif bā tā mā'a Foufou*.

Certaines habitudes régionales peuvent prêter à confusion quand on en ignore l'existence. Citons peut-être la plus célèbre d'entre toutes, plutôt égyptienne, à savoir l'utilisation du *yā'* privé de ses deux points pour transcrire le [i] final et inversement, l'apposition des deux points au *alif maqṣūra*. Chez certains éditeurs, cette pratique atteint même la totale inversion, la lettre *yā'* étant toujours utilisée à la place du *alif maqṣūra* et inversement. Un lecteur qui découvre la chose n'a besoin que de peu de temps pour comprendre cette inversion, mais évoquer ce type de variations en classe peut être utile. Étudier la répartition des formes graphiques *fī* (avec un *yā'*) et *fā* (avec un *alif maqṣūra*) dans un corpus diatopique et plurigénérique peut constituer un exemple concret d'observation de la langue avec un public de niveau intermédiaire ou avancé en arabe. En effet, non seulement on constate que cette pratique n'est repérable que dans des textes égyptiens, mais aussi qu'elle semble dénoter une pratique moins rigoureusement normée de la langue : si l'on observe cette variation au sein de la presse, on remarque que le fait est totalement absent d'un journal à diffusion internationale comme *al-Ahrām*, alors qu'il est systématique dans un journal plus local comme *al-Maṣrī al-yawm*. Il s'agit d'un cas de variation simple, mais intéressant en ce sens qu'il permet d'aborder à la fois le côté diatopique, diastratique et générique d'un phénomène de ce genre.

L'orthographe est exceptionnellement stable en arabe standard : quelques mots, comme *mas'ūl* (« responsable ») ou *maš'ūm* (« fâcheux »), peuvent être écrits de deux manières (la *hamza* ayant pour support un *wāw* ou un *yā'* sans points), mais ils sont plutôt rares. Quand on aborde les textes publicitaires en particulier, la règle gouvernant l'écriture de la *hamza* éclate purement et simplement : ainsi, une célèbre enseigne de fast food écrit dans le même espace publicitaire *āman* (« plus sûr, plus sain ») au côté de *'a'man* avec deux *alif* initiaux.

Pour les étudiants qui ont eu accès au Coran en arabe, d'autres questions vont être abordées. En effet, l'écriture conventionnelle, au moins depuis l'arrivée de l'informatique, a rejeté un certain nombre de formes présentes dans le *muṣḥaf* : si certains sont tentés d'écrire *su'ila* avec la *hamza* sous la ligne comme c'est le cas dans le Coran, cette possibilité n'est pas permise par les polices actuelles et de fait, n'est plus réalisée de manière manuscrite non plus (sauf justement à reproduire le texte coranique). Vu l'importance de ce texte dans la culture arabe, il n'est pas possible de faire abstraction des variations graphiques entre certaines notations coraniques et leur écriture contemporaine.

c. Chiffres

Si les chiffres arabes sont partout présents, les chiffres indiens sont toujours très employés, en particulier au Proche-Orient. Il faut rapidement les connaître sous leurs différentes formes.

d. Transcription

Il n'est plus possible, maintenant, de faire abstraction d'une pratique de plus en plus répandue visant à transcrire l'arabe à l'aide des caractères alphanumériques latins. Communément appelé *arabizi*, cet alphabet officieux aux règles vaguement définies est très répandu. Il présente de fait non pas une, mais des variations graphiques de l'arabe.

La question de la transcription des mots étrangers en caractères arabes doit aussi être abordée en classe, car les choix opérés pour transcrire des sons comme [p], [v], [g] ou encore [é] varient beaucoup. Le mot « garage », par exemple, peut être transcrit *karāğ*, *kārāğ*, *qarāğ*

(avec un *qāf*) ou *ġarāġ* (avec un *jīm*). Parfois même, quand la valeur de la lettre *jīm* est clairement le son [g] à l'initiale, on utilise un *jīm* avec trois points en finale ! Tous ces phénomènes sont très intéressants à étudier en classe car ils permettent aussi de faire le lien entre les dialectes et le standard, tout en montrant que chaque forme a sa logique.

2. 2. Au niveau phonologique¹⁴

L'arabe est souvent présenté comme une langue où la correspondance lettre - son est totale. Ce n'est pas le cas, même s'il faut reconnaître que le système phono-graphématique de l'arabe n'engendre pas les problèmes d'orthographe que peuvent connaître des langues comme le français et l'anglais. Il existe donc parfois des variations entre la forme graphique d'un son et sa réalisation orale concrète. Par exemple, le mot *yadhul*, par dévoisement régressif, se prononcera plutôt [yathul]. Un débutant transcrirait ce mot avec la lettre *tā'*, alors qu'un apprenant plus avancé reconnaîtrait le mot et l'écrirait avec un *dāl*. Certains phénomènes phonologiques induisent même une modification de l'orthographe. Il en va ainsi de nombreux mots issus d'une VIII^{ème} forme : *muṣṭafā* écrit avec un *tā'* par contagion d'emphase, *izdahara* écrit avec un *dāl* par voisement, etc. Ces modifications orthographiques peuvent être considérées comme des variations d'une même racine et le savoir aide les apprenants à trouver facilement le mot en question dans le dictionnaire.

Il semble important de faire prendre conscience très tôt aux futurs locuteurs de l'arabe que la prononciation réelle et vivante de cette langue n'est pas aussi figée qu'on le laisse entendre quand on associe à l'arabe standard une certaine orthoépie.

a. Lecture des voyelles

On associe souvent à l'arabe standard un trivoyellisme strict, du fait que seules les voyelles brèves [a], [u] et [i] peuvent être notées. En réalité, le schéma vocalique est beaucoup plus riche, que ce soit pour des raisons phonologiques (contagion d'emphase par exemple) ou parce qu'il s'agit d'un accent particulier (l'*imāla*¹⁵ en constitue un bon exemple). Les différentes réalisations des voyelles à travers le monde arabe vont contribuer à la reconnaissance de l'origine géographique du locuteur, ce qui est une compétence que les apprenants vont peu à peu acquérir.

b. Variations dans la réalisation de certains phonèmes

¹⁴ On pourrait penser qu'il s'agit là de variations universelles que toute langue possédant un alphabet connaît. Cependant, il nous semble important de signaler ces variations phonétiques comme telles, car les prononciations qui ne correspondent pas à l'orthoépie de l'arabe standard (si tant est qu'il y en ait une officielle) sont souvent dénigrées.

¹⁵ Phénomène d'antériorisation de la voyelle [a] réalisée [é]. Par exemple, le mot *kammiyya* (« quantité ») est réalisé [kammiyyé].

La prononciation de certains phonèmes consonantiques varie considérablement de part et d'autre de l'arabophonie¹⁶. Les exemples foisonnent¹⁷ : le *ḡīm* prononcé [g] par les Égyptiens ou mouillé (au Sénégal par exemple), le *qāf* réalisé tantôt par la glottale [ʔ] (en syro-libanais notamment), tantôt par [g] (particulièrement dans les dialectes d'origine bédouine), le *tā* parfois réalisé [t] ou encore [s], le *tā* chuinté, le *dāl* affriqué [dǧ], le *dāl* réalisé [z], etc.

Là aussi, il convient dès que possible d'attirer l'attention des apprenants sur ces variations, pour leur permettre de comprendre leur interlocuteur quelle que soit son origine géographique, mais aussi toujours dans un souci de perception de l'autre, compétence fondamentale pour être performant dans tout acte de communication. La connotation sociale de l'accent n'est plus à démontrer ; en prendre conscience et le reconnaître fait partie des connaissances et des compétences des locuteurs de toute langue.

Les variations vocaliques et consonantiques sont des traits marquants et discriminatoires pour tout arabophone. Les reconnaître et savoir dans quel contexte elles interviennent est primordial.

c. Réalisation orale des marqueurs casuels et phénomènes de liaison

L'arabe standard est employé à l'oral bien plus souvent de manière stéréotypée que spontanée. À côté d'une oralisation qui tend à réaliser l'ensemble des désinences casuelles (comme lors d'une lecture coranique traditionnelle), on peut cependant entendre un arabe allégé de ces voyelles, ce qui entraîne des modifications syllabiques. Par exemple, on peut considérer que [kitābak] (« ton livre ») est une variante de [kitābuka]. Ce choix de prononcer totalement ou partiellement les voyelles touche aussi les phénomènes de liaison, qui tiennent tant du phonique que du grammatical : [ta'šīrat ḥurūǧ] (« le visa de sortie ») peut aussi bien être réalisé [ta'šīrat^{u/a/i} ḥurūǧ] que [ta'šīrèt ḥurūǧ]¹⁸ et [ʿalā ta'šīratⁱ ḥurūǧ] (« sur le visa de sortie ») [alā ta'šīrtə ḥurūǧ].

2. 3. Au niveau lexical

Les variations lexicales sont certainement les plus connues et les plus simples à appréhender. Il ne s'agit pas là d'une question de synonymie, mais bien de variations : le téléphone portable se dit, selon la région du monde arabe où l'on se trouve, *maḥmūl*, *ḡawwāl*, *ḥalyawī* / *ḥalawī* ou encore *mobayl* ou *sīlūlīr* (avec plusieurs transcriptions possibles). Il en va de même à propos du lexique traditionnel, où plusieurs mots cohabitent pour le même référent : *ḥūḥ* / *durrāq* (« pêche »), *ams* / *al-bāriḥa* (« hier »), *quddāma* / *amāma* (« devant »), etc. ou encore

¹⁶ En dialecte, ces variations peuvent même avoir des répercussions sur la graphie en modifiant le *ductus*. En libanais, par exemple, on trouve régulièrement le mot « petit » prononcé [zǧīr] (ou son pluriel [zǧār]) écrit avec un *zāy* et non pas un *šād* initial.

¹⁷ Pour simplifier la lecture, nous donnons le nom de la lettre puis ses différentes réalisations au moyen non pas de l'alphabet phonétique international, mais du système de transcription arabica ou des caractères latins tels qu'ils sont naturellement prononcés en français.

¹⁸ Dans cet exemple, nous choisissons de séparer graphiquement les deux mots par un espace dans leur notation phonologique et nous utilisons la lettre e avec un accent grave pour insister sur le fait qu'une *imāla* est naturellement réalisée dans ce cas.

où un même mot revêt différentes acceptions, comme *ma'had* qui va signifier tantôt « institut », tantôt « lycée ».

Parfois, si l'apparente synonymie entre plusieurs mots est associée à des facteurs génériques, diatopiques ou diastratiques, on peut alors considérer qu'il s'agit d'une variation sur le plan lexical.

2. 4. Au niveau syntaxique

Les variations qui prennent corps au niveau syntaxique sont certainement les plus délicates à étudier. Pourtant, elles existent bel et bien en arabe standard et se trouvent souvent associées à des facteurs génériques ou encore diastratiques.

À titre d'exemple, la tournure *ġidd* + adjectif pour traduire très + adjectif côtoie la forme plus attendue adjectif + *ġiddan*. Sur notre corpus d'un million et demi de mots, on peut en relever 25 occurrences : 3 proviennent de la littérature, 5 de la presse et 17 de blogs comme dans l'exemple suivant¹⁹ : *al-waḍ' al-laḍī namurr bi-hi ġidd ḥaṭīr* (la situation que nous connaissons est très dangereuse). Comparée aux 534 occurrences de la structure adjectif (ou participe) + *ġiddan*, cette variation représente près de 5% des emplois de *ġidd(an)*. L'emploi de *hunāka* ou de *yūġad* en concurrence avec la structure paratactique de la phrase nominale est aussi courant. Les règles d'accord varient elles aussi, que ce soit au niveau d'un lexème ou d'une catégorie grammaticale. Ainsi, le mot *ṭarīq* est épïcène : on le trouve parfois accordé au masculin, parfois au féminin, sans qu'il n'y ait pour autant obligatoirement une différence sémantique induite par le genre. Quant aux noms inanimés ou "non doués de raison" féminins pluriels, ils sont censés faire leur accord au féminin singulier. Or, en étudiant de près certaines sources²⁰, on s'aperçoit que ce n'est pas une règle absolue. Enfin, les parlers de jeunes, souvent étudiés en dialecte²¹, peuvent aussi fournir ce type de variation.

Le choix de la particule introduisant un complément après certains verbes ou locutions peut aussi faire l'objet d'une variation : ainsi, on trouve aussi bien *bi-l-nisba ilā* que *bi-l-nisba li-*, même si la proportion n'est pas la même (seulement 13 % des emplois avec *ilā*, sur notre corpus d'un million et demi de mots) ; de la même manière, le verbe *fakkara* peut être utilisé avec *fī* (62 % des emplois) mais aussi avec *bi-* (38 %) ; après le verbe *yazunn*, on trouve de nombreuses complétives introduites par *bi-anna*. Rien qu'à la première personne (*aẓunn bi-anna*), on le trouve 814 fois dans notre corpus.

Le marquage du futur peut aussi varier selon que l'on choisisse d'employer *sa-* ou *sawfa* (qui ne représente qu'une occurrence sur 10). Le fait de recourir préférentiellement à l'une ou l'autre particule ne semble pas être dû à un facteur générique, mais plutôt relever du diatopique. La répartition des emplois de *sawfa* au niveau diatopique est très contrastée : la différence est de 20 points entre le pays où *sawfa* se trouve le plus employée (le Yémen avec un quart des occurrences) et celui où il figure le moins (la Syrie avec moins de 5 % des emplois).

¹⁹ Source : le blog égyptien « Talmehaty » (<http://talmehaty.blogspot.com/>).

²⁰ Lors du colloque « Matériaux pour l'établissement de grammaires descriptives du *fuṣṣḥā* écrit contemporain. Entre norme(s) et pratiques au cours des 50 dernières années » qui s'est tenu à la MMSH d'Aix-en-Provence en juin 2015, Ignacio Ferrando (Université de Cadix) a présenté les résultats d'une étude sur ce phénomène dans les romans de l'auteur égyptien Youssef Ziedan.

²¹ Cf. à ce propos les travaux de Christophe Pereira notamment.

À y réfléchir, les phénomènes de variation à l'échelle syntaxique sont nombreux en arabe standard, bien qu'ils soient rarement étudiés de ce point de vue. Observer dans diverses sources, avec les apprenants avancés, l'ordre des mots ou encore le mode de négation du passé (*lam yaf'al* ou *mā fa'ala*) permet d'aborder ce phénomène de variation, tout en intégrant la dimension stylistique et pragmatique aux explications purement syntaxiques.

Pour des apprenants autonomes en arabe, il peut être intéressant de travailler directement sur corpus pour visualiser ces variations grâce aux outils d'exploration textuelle comme les graphiques de ventilation ou encore le seuillage sur une carte de sections²² permettant de localiser, à l'échelle d'un texte, la présence du phénomène étudié ou encore d'en comparer l'emploi d'un genre ou d'un pays à un autre. Initié à la manipulation basique d'un logiciel de statistique textuelle, l'apprenant pourrait tester lui-même ses hypothèses, découvrir des rapports de congruence entre genre et lexique, avoir une idée de la fréquence de tel ou tel phénomène, etc. Recourir à ce type de logiciel permet à l'apprenant expérimenté d'avoir une réelle attitude heuristique.

2. 5. Au niveau sémantique

Il nous semble possible de déceler une autre forme de variation, au niveau sémantique cette fois : que penser, par exemple, de l'emploi de la forme du pluriel pour le vouvoiement ? Les pronoms marquant théoriquement la deuxième personne du pluriel sont parfois utilisés pour un unique interlocuteur, en marque de respect. C'est le cas dans bon nombre de courriers officiels disponibles en ligne. Ainsi, la valeur de ces marqueurs change en passant d'un référent pluriel à un référent singulier.

Pour fournir un autre exemple, une étude récente a montré que l'expression de la modalité du pouvoir faisait apparaître des nuances sémantiques selon la forme positive ou négative des différents verbes exprimant la possibilité (Pinon, 2016). Se placer d'un point de vue pragmatique comme celui de l'argumentation dans la langue amène à considérer des variations d'ordre sémantique dans l'usage de certains mots. L'étude des verbes *yastaṭī'* et *yumkin* dans les textes a montré que, statistiquement, on préfère la forme négative du verbe *yastaṭī'* pour marquer l'impossible et la forme positive du verbe *yumkin* pour marquer le possible. Il ne s'agit pas là d'une règle absolue, mais plutôt d'une tendance qui gagne à être connue des locuteurs experts de la langue s'ils veulent renforcer le pouvoir argumentatif de leur énoncé. On voit par cet exemple que, par les phénomènes statistiquement repérables avec les logiciels de statistique textuelle, on peut accéder à une part de l'intuition d'un locuteur natif : quand parfois, entre deux propositions "synonymes", ce dernier choisit dans un contexte donné l'une de préférence à l'autre, il n'est pas toujours à même d'expliquer pourquoi. Cette intuition du locuteur, à laquelle on accède peu à peu en se perfectionnant dans

²² Un graphique de ventilation présente la fréquence d'un terme dans les différentes parties du corpus (par exemple, la fréquence – absolue ou relative – d'un mot donné pays par pays ou genre par genre). Une carte des sections découpe les données textuelles du corpus pour permettre une représentation schématique de celui-ci (une case pouvant, au choix du chercheur, symboliser une phrase, un paragraphe, une page, etc.). Le seuillage indique la spécificité d'une forme donnée dans chaque section ainsi créée. Pour une présentation des outils de base de la statistique textuelle, nous renvoyons à la lecture de L. Lebart et A. Salem *Statistique textuelle*, Dunod, 1994 [en ligne] <http://ses.telecom-paristech.fr/lebart/ST.html>.

une langue, peut aussi être appréhendée par l'étude statistique des textes. Ainsi, les variations de sens, aussi minimes soient-elles, deviennent-elles palpables.

3. Choix didactiques

Pour l'enseignant, la question essentielle consiste à déterminer, en fonction de son public et de ses objectifs d'enseignement, le niveau d'exigence qu'il vise dans la perception des différentes variations mais aussi dans leur production.

Il nous semble qu'*a minima*, les variations graphiques, phonologiques et lexicales doivent être reconnues en réception (lecture ou écoute), car elles procèdent de la bonne compréhension du discours tenu²³ par l'interlocuteur arabophone. Ces mêmes variations n'ont, *a priori*, pas besoin d'être maîtrisées par l'apprenant en production : une fois qu'il a opté pour une graphie et un accent, logiquement fonction de sa situation, il n'a aucune raison d'en changer. Quant aux variations syntaxiques et sémantiques, elles ne peuvent être abordées que par des apprenants d'un niveau avancé capables de comprendre un texte, une émission, une conversation avec ses nuances les plus fines. Les variations stylistiques peuvent enfin être abordées auprès d'un public expert, à même de faire les choix linguistiques qui permettent de nourrir un style particulier, que ce soit esthétiquement ou argumentativement.

3. 1. Niveaux-seuils

En didactique, on peut imaginer concevoir l'enseignement de la variation en termes de niveaux-seuils à partir desquels telle variation peut être introduite. Ces niveaux vont différer selon que l'on vise la simple perception des variations ou leur production, mais aussi s'il s'agit de l'écrit ou de l'oral. Dans l'inventaire des variations qui précède, nous avons chaque fois mentionné le niveau qui nous semblait propice pour introduire les différentes variations. Nous proposons de résumer cette approche dans deux tableaux : le premier reprend les différents niveaux de réalisation des variations, le second les différents types de variation. Chacun mentionne à quel stade d'enseignement les variations peuvent être abordées de manière propice. Cette démarche appelle à être affinée pour aboutir à un référentiel qui pourrait servir de base de réflexion aux enseignants d'arabe langue étrangère.

Variation Niveau	Graphies	Chiffres	Arabizi	Phono- logie	Lexical	Ortho- graphe	Syntaxe	Séman- tique
Débutant								
Intermédiaire								
Avancé								
Expert								

Tableau 1 : Introduction dans l'enseignement des différents niveaux de réalisation des variations

²³ Discours entendu au sens large, il peut très bien s'agir d'une production écrite.

Variation Niveau	Diatopique	Diastratique	Générique	Stylistique
Débutant				
Intermédiaire				
Avancé				
Expert				

Tableau 2 : Introduction dans l'enseignement des différents types de variation.

3. 2. Des outils pour étudier la variation en classe ?

Il est possible d'imaginer de nombreux supports (authentiques, il va de soi) pour étudier la variation en classe de langue. Encore une fois, selon le type de public et surtout en fonction du lieu d'enseignement (les choses seront bien différentes en France et dans le monde arabe), les choix didactiques ne seront pas les mêmes.

De toute évidence, les corpus constituent un outil incontournable dans l'analyse des variations internes à l'arabe standard que nous venons de décrire. Comme nous l'avons mentionné il y a quelques années à propos de l'étude des corpus, qui ont contribué à renouveler la vision que l'on avait sur la langue arabe :

« Ce changement de point de vue sur la langue, lorsqu'il sera bien documenté, permettra sans doute de faire évoluer les méthodes d'enseignement de l'arabe - Nous pensons particulièrement à un changement par rapport à la conception traditionnelle ou "restreinte" de la langue arabe, qui consiste à élucider d'une manière ou d'une autre la question de la variation en arabe. » (Pinon, 2012b : 189).

Les corpus écrits comme oraux peuvent servir d'exemplar à l'enseignant, qui peut alors sélectionner pour ses élèves les moins expérimentés des portions de langue authentiques (phrases, textes, discours, conversations, *etc.*). Pour les plus autonomes, on peut envisager de leur faire utiliser directement les outils d'exploration textuelle tels que les concordanciers ou les segments répétés. En mettant à leur disposition un corpus diatopique et plurigénérique, ils pourront ainsi observer des faits de langue en corrélation avec l'origine géographique du locuteur ou avec le genre du document. Il semble évident que la didactique de l'arabe langue étrangère a besoin de corpus oraux²⁴. Certes, ceux-ci sont plus compliqués à mettre en place (bien que la technologie offre de plus en plus de moyens) ; mais mettre à disposition des enseignants et de leurs apprenants des ressources authentiques et diversifiées ne peut qu'être utile. D'autant plus qu'en tant qu'apprenant, on reste très tributaire des formes visuelles : il est important de pouvoir partir de supports oraux divers et variés pour travailler la langue²⁵. Le constat posé par Corinne Weber au sujet du traitement de l'oral en classe de français langue étrangère est aussi vrai pour l'arabe :

Depuis une vingtaine d'années pourtant, s'est répandu le paradigme « c'est en parlant que l'on apprend à bien parler » et dans des situations diversifiées. Mais on imprime avant tout dans l'élève le parler standard, institutionnel, la variation linguistique apparaissant aussi dangereuse que le diable. Aussi, le caractère instable et imprévisible de la parole, la fragilité des fragments verbalisés, les styles et les constructions qui s'y

²⁴ Pour le cas du français, *cf.* notamment Gadet, 2007 ou Weber, 2007.

²⁵ Cet attachement aux formes graphiques des mots reste perceptible, même chez les étudiants qui ont un bon niveau à l'écrit, lors de réalisations orales fautives de l'article ou de phénomènes de liaison.

rattachent semblent ne pas exister d'un point de vue didactique. La compétence communicative est alors réduite à un lointain mirage dont le locuteur/apprenant est le fantôme.

Or, quoi de plus important, pour celui qui apprend une langue, que la communication ?

La variation : fondamentalement heuristique

Cet article, qui ne se veut ni un relevé exhaustif des différents types de variation en arabe standard, ni un *vade mecum* à l'usage des professeurs de langue, est une réflexion ouverte sur la question des variations et de leur place au sein de l'enseignement de l'arabe langue étrangère. À travers les exemples illustrant les différents types de variation (diatopique, diastratique, générique, stylistique) et leurs niveaux de réalisation (graphique, phonologique, lexical, syntaxique, sémantique), on a montré qu'étudier les phénomènes de variation en classe de langue amène à réfléchir à l'utilisation réelle de la langue, à sa richesse et à sa diversité. Par les interrogations qu'elle soulève, cette démarche permet d'aborder la langue dans toutes ses dimensions.

Accepter la variation sous toutes ses formes, c'est accepter la nature vivante de la langue, sa diversité ; observer des documents authentiques, c'est permettre à l'apprenant d'affiner sa perception de la langue ; enseigner cette variation, c'est le rendre plus performant. Pour l'enseignant, faire le choix d'expliquer l'origine ou la raison d'une variation permet à l'apprenant d'enrichir ses connaissances sur la langue : loin d'imprimer une « mauvaise façon de parler (ou d'écrire) », cela le rapproche de l'usage réel que font les locuteurs réels de la langue. Ce programme n'a rien d'ambitieux, mais se trouve certainement à l'avant-garde des pratiques actuelles dans l'enseignement de l'arabe langue étrangère.

Bibliographie

Alif bā' tā' ma'a Foufou (2005). Beyrouth, Samir.

Bally, Ch. (1935). *Le Langage et la vie*. Paris, Droz.

Ducrot, O. et Schaeffer, J.-M. (1995). *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris, Essais, Points, Seuil.

Eloy, J.-M. (2003). « Enseigner le français avec la variation », in *Travaux de didactique du FLE* n°49, IEF, Montpellier, pp. 5-14.

Gadet, F. (2007a). « Quelle place pour la variation dans l'enseignement du français langue étrangère ou langue seconde ? », en ligne [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00114390>], pp. 17-27

Gadet, F. (2007b). « La variation de tous les français », in *Linx* 57, en ligne [<http://linx.revues.org/306>], pp. 155-164.

Malrieu, D. (2005). « Domaines, champs génériques, temps et personnes », in Williams,

Geoffrey (dir.) (2005). *La Linguistique de corpus, Actes des deuxièmes journées de la linguistique de corpus, Lorient 12-14 septembre 2002*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, collection rivages linguistiques, pp. 115-129.

Malrieu, D. et Rastier, F. (2001) : « Genres et variations morphosyntaxiques », in *Traitement Automatique des langues*, 2001, vol. 42, n°2 *Texto !* juin 2002 [en ligne], consulté le 25/11/2009 (http://www.revue-texto.net/Inedits/Malrieu_Rastier/Malrieu-Rastier_Genres.html), pp. 548-577.

Pinon, C. (2011). « La grammaire arabe : entre théories linguistiques et applications didactiques », *Essais de linguistique arabe*, in *Synergie-Monde arabe n°7*, en ligne [<http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Mondearabe7/mondearabe7.html>], pp. 75-86.

Pinon, C. (2012a) : « Les enjeux épistémologiques et didactiques d'une grammaire arabe fondée sur corpus », in *Voyages grammairiens*, dir. T. Arnavielle. Paris, L'Harmattan, pp. 83-101.

Pinon, C. (2012b) : *La Nébuleuse de kân : classification des différents emplois de kâna / yakûnu à partir d'un corpus d'arabe contemporain*, dir. Pr. Pierre Larcher, Aix-Marseille Université (inédit).

Pinon, C. (2016). « Quelques remarques autour de l'expression de la modalité « pouvoir » en arabe contemporain », in *Romano-Arabica XVI, Modalities in Arabic*, University of Bucharest, Center for Arab Studies, Presses de l'Université de Bucarest.

Pinon, C. (à paraître). « Corpus et langue arabe : un changement de paradigme », in *Dossiers HEL*.

Tahhan, B. et al. (2005). *Kullo tamām*, 2 tomes, Paris, Delagrave.

Weber, C. (2007). « Pourquoi les Français ne parlent-ils pas comme je l'ai appris ? », *Le français dans le monde* n°345, en ligne [<http://frabel.canalblog.com/archives/2007/11/19/6942749.html>]